

Université de Nice

---

Faculté de Droit  
et des Sciences Économiques



Séance de Distribution des Prix

---

20 Mars 1970



SÉANCE

DE DISTRIBUTION DES PRIX

20 Mars 1970.

SEANCE

DE DISTRIBUTION DES PRIX

30 Mars 1970

La distribution des prix s'est déroulée le 20 mars 1970 à 10 heures dans le grand amphithéâtre de la Faculté, sous la présidence de Monsieur le Doyen DISCHAMPS qui a ouvert la séance en ces termes

La distribution des prix a été décernée le 23 mars  
1975 à 10 heures dans le grand amphithéâtre de la Faculté sous  
la présidence de Monsieur le Doyen DIEZELMANN qui a ouvert la  
séance en ces termes

Mesdames, Messieurs, mes chers Collègues, mes chers Amis,

Dans le torrent de l'évolution créatrice, nous éprouvons périodiquement le besoin de marquer une pause et d'établir le bilan de nos actions. Notre énergie vitale a sa dynamique propre. Elle s'insère dans la dynamique sociale avec plus ou moins de bonheur. Une cérémonie comme celle-ci peut paraître surannée. Son formalisme académique, souligné par un appareil vestimentaire traditionnel, trouve sa justification et sa grandeur profonde dans la permanence des valeurs fondamentales auxquelles elle est destinée à rendre l'hommage solennel des enseignants qui vous forment. Comme vous, ils les cultivent avec constance : le travail et l'intelligence sont au dessus des péripéties superficielles, des vagues puissantes et des flux irréversibles. Ces deux valeurs seules peuvent vous assurer contre les aléas et les risques d'une époque exaltante marquée par tant d'ouvertures neuves dans les domaines de la connaissance scientifique et de l'organisation humaine.

Je félicite tout spécialement nos deux lauréats qui sous la direction du professeur DERRIDA ont préparé et emporté brillamment les 1er et 2e prix du concours général en Droit Civil de 2ème année de licence. Mademoiselle TICHADOU Evelyne et Monsieur AROUMOUGOM Jean-Claude ont magnifiquement prouvé que l'on pouvait faire d'excellentes études dans de jeunes Facultés très éloignées de la capitale de notre pays.

Mais nous n'honorons pas seulement les meilleurs. Ils sont le fer de lance d'une grande équipe de jeunes étudiants de qualité dont les résultats sont pleinement satisfaisants. Je suis d'autant plus heureux d'en attester en les félicitant, qu'une opinion publique sensible aux apparences sous estime trop souvent les efforts et les qualités de l'immense majorité de nos étudiants. Jamais nous n'avions connu autant de difficultés, jamais nous n'avions eu autant de satisfactions. C'est à vous, mes chers Amis, que nous les devons. Nous vous proposons les fruits de nos recherches et de notre expérience ; vous nous enrichissez de votre enthousiasme et de votre confiance. Ensemble nous cherchons à préparer les voies de l'avenir.

En votre nom je remercie les généreux donateurs qui ont bien voulu nous faire l'honneur d'assister à cette cérémonie et doter les prix des lauréats. Je constate avec plaisir que le nombre des étudiants qui ont tenu à s'associer aux succès de leurs camarades n'avait jamais été aussi imposant. J'y vois aussi une marque du rayonnement personnel de mon maître et ami, le Professeur Jean DUFOUR dont la lumineuse pensée et le verbe acéré vont faire des minutes à venir un régal de l'esprit et du coeur. Je lui donne la parole pour nous enrichir de la substance de son antidisours.

Mesdemoiselles les Etudiantes,

Messieurs les Etudiants,

L'honneur dévolu à tant de dignitaires et de personnalités de comparaître une fois de plus devant vous, moins cependant ce matin même pour confesser leur insuffisance que pour proclamer votre louange; m'incline à dire la gratitude qu'ils vous savent pour la tolérance avec laquelle vous les accueillez dans un appareil exhumé de leurs galetas en toute nostalgie d'un cérémonial de jour en jour dévalué par l'inexorable métamorphose des mœurs.

Et que si, maintenant, vous vous interrogez sur l'opportunité de ce spectacle, permettez-moi tout au moins d'avouer qu'il constitue, pour celui qui vous harangue, l'exutoire de vieilles envies trop longtemps insatisfaites pour ne pas dégénérer en un complexe de frustration des plus éprouvant.

Qu'on en juge. Nourri d'abord en mon jeune âge -et voilà qui nous réintègre dans la nuit des temps- nourri donc alors d'humanités douteuses au collège de Joigny (département de l'Yonne), collège qui ne comptait pas loin de 30 élèves en tout et pour tout, et où j'eus l'honneur, en classe de quatrième, de venir en tête d'une composition de version latine avec 2 sur 20 (les deux suivants avaient 1, le quatrième et dernier 0), je me pris à former la singulière ambition de prononcer un jour ou l'autre le discours d'usage devant Monsieur le Sous-Préfet qui présidait à l'ordinaire la distribution des prix. Mais à mesure que s'amoncelaient les années, et la vie m'éloignant sans retour des rivages où s'accomplissait une enfance à tout prendre plus fortunée qu'il n'y paraît, guettant dans une résignation de plus en plus mélancolique l'invité de qui n'était qu'un principal de collège vraisemblablement devenu

depuis lors proviseur de lycée, je faisais peu à peu mon deuil d'une fête si vainement espérée lorsque soudain la coupable bienveillance de Monsieur le Doyen me valut de saisir la perche miséricordieuse par quoi me voici en train d'exorciser, et à vos dépens, un bien agaçant prurit.

Ce n'est pas tout. Hantant par la suite les amphithéâtres de la Faculté, il me vint en troisième année l'in vraisemblable projet de participer au concours de droit commercial. J'écrivis alors douze pages d'une rhétorique apparemment trop substantielle pour mes correcteurs, qui commirent l'omission de me nommer ; sans doute réprovaient-ils ex ante la civilisation quantitative qui allait nous ouvrir ses avenues engorgées, car le fait est que trois ou quatre semaines plus tard notre professeur de droit international privé m'ayant interrogé sur l'affaire Fargo, j'eus beau l'entretenir durant un bon quart d'heure de ce que j'entendais pour la première fois de mon existence : il me reporta sans la moindre des mansuétudes sur la session d'octobre, où mon entregent eut alors la chance de meubler tant bien que mal les lacunes de mon savoir.

Voilà donc les deux conjonctures où s'éveilla dans ma concupis-  
cence l'insolite appétit d'entrer chez ceux qui, faute de recevoir des lauriers, s'accomodent d'en couronner les autres.

Et puisque vous m'accordez la consolation de remuer un peu le passé, je reviendrai le temps d'une phrase à cette faculté de Caen qui voulut bien, sans doute par lassitude, m'octroyer la licence tant convoitée. Cette dernière était une et indivisible, et ne durait que trois ans. Cela suffisait : le droit était alors plus sommaire et plus lisible qu'aujourd'hui

Partant, il avait réponse à tout. Quant aux disciplines de l'économie, quatre semestres y pourvoyaient ; c'était sans doute assez, car les économistes que nous devenions, et d'abord ceux qui les formaient, ne se montraient pas plus incapables que ceux d'à présent d'élucider le réel vécu.

Temps faciles, me direz-vous. N'en croyez rien : c'était l'heure interminable de la grande crise, bientôt celle d'Hitler. Et dès lors que nous donnions de la voix, nous étions catégoriquement réduits au silence par des quinquagénaires en béret basque affirmant qu'ils possédaient des droits sur nous pour avoir, comme combattants, gagné la première guerre mondiale, sans ajouter toutefois qu'ils étaient aussi, comme citoyens, en train de perdre déjà la seconde.

Mais "Passons, passons, puisque tout passe,  
Je me retournerai souvent.  
Les souvenirs sont cors de chasse  
Dont meurt le bruit parmi le vent..."

Nous voici donc vingt ans plus tard, en 1956, et ici même, havre de grâce où l'on veut bien me recueillir chaque fois qu'une histoire indifférente me rejette sur les bords dont je viens. Non pas d'ailleurs tout à fait dans ces murs, mais à la villa Passiflore ; j'y suis introduit par Louis Trotabas -un seigneur- à qui je dois, comme tant d'autres qui m'entourent, d'avoir été chez lui comme chez moi. Sous son souriant magistère, la première besogne de l'enseignant comme de l'étudiant consistait à bondir dès l'aurore sur Nice-Matin, où nous attendaient les horaires de la journée ; car ils étaient confectionnés à la semaine la semaine par Mademoiselle Rossi, et nul ne s'en portait plus mal qu'aujourd'hui, encore qu'il ne s'agisse nullement pour moi de

contester la science de Monsieur le Premier Assesseur, dont les emplois du temps dissimulent sous une apparente fantaisie la plus impérieuse des disciplines.

Mais le management de la maison était en fait assumé par un personnage d'exception, M. Camous, lequel vaquait à toutes sortes d'occupations en s'exprimant, tels nos structuralistes et autres phénoménologues, dans un langage parfaitement ésotérique, dont je ne suis d'ailleurs pas assuré qu'il fût intelligible à son propre entendement. Tout se déroulait alors dans la spontanéité la plus détendue, sauf au sommet. Car sous les combles, en un capharnaüm, réfractaire à toute description, un jeune assistant élucubrait jour et nuit trois cents pages de ténébreux commentaires sur trois lignes non moins obscures imputées à une certaine Miss Joseph, créature tellement improbable que notre ami Pierre Tabatoni, pourtant maître ès-érudition financière, allait jusqu'à douter de son sexe, du fait sans doute qu'elle était, non pas de nature angélique, mais de nationalité britannique. Du moins Jean-Claude Dischamps, puisqu'il faut bien finir par le nommer, hantait-il le secteur au volant d'une famélique Deux Chevaux, moins meurtrière à coup sûr que les engins par lesquels il insulte présentement aux servitudes du Code de la Route.

Nous étions alors une poignée d'enseignants et quelques centaines d'étudiants. Autant dire moins que rien au regard de ce que nous sommes devenus, de cette foule dont la compacité multiplie les problèmes que suscite chaque jour la savoureuse incohérence de notre politique universitaire, si tant est qu'une quelconque politique gouverne une non moins quelconque université. Mais puisque me voici cette fois bien présent parmi vous, sans doute me faut-il quémander votre indulgence pour une trop longue évocation des jours anciens.

Car je vous entends déjà, Messieurs les étudiants, et d'abord vous, Mesdemoiselles les étudiantes, je vous entends imputer au traditionnel conservatisme du troisième âge les pleurs incongrus que l'orateur de service se doit de verser sur les charmes ensevelis du passé. Détrompez-vous : nul n'est davantage épris que moi-même des heures incertaines que nous vivons. Rien de plus énivrant à mes yeux que le spectacle de cette société qui chaque jour se défait tout en se faisant, de ces promesses d'autant moins tenues qu'elles sont plus péremptoires, que ce désordre des esprits prétendant ordonner le tumulte des choses. Rien de plus délicieux, pour l'homme d'une vie traversée de hasards personnels, que d'errer en un temps composé de hasards collectifs. Et si vous ne savez pas trop ce que vous faites ici -ou ailleurs-, ne comptez pas sur moi pour vous le révéler, car je l'ignore tout autant que vous-même. Jamais destin ne fut plus aveugle que le nôtre, ni plus inconstant chacun des jours qui passent. A mesure que nous accumulons les connaissances, l'histoire la moins prévisible déjoue le projet le mieux élaboré pour offrir à notre démarche les facétieux sentiers de l'inconséquence et, gentils thaumaturges de nos avatars, nous nous évertuons à fourbir, au nom de la nécessité, les moyens de la contingence... Nous nous engouffrons toutes voiles dehors dans le surréel réalisé.

Si je prétendais qualifier ce que nous fabriquons, et que pour autant nous subissons, l'économiste que cependant je ne suis guère évoquerait de préférence l'inflation. L'inflation des hommes, l'inflation des produits, l'inflation des besoins, l'inflation des organisations, l'inflation des barbarismes, l'inflation même d'une pensée qui, faute de cerner le plus déconcertant des mondes, s'ingénie à la pure et simple prolifération de

sa propre substance, d'une substance d'autant plus illusoire qu'elle se travestit en densité formelle. Et la spirale nous emporte, cette spirale des intérêts composés dont le jeu saisit maintenant la totalité de nos existences.

Mais soyez sans crainte. Le délire n'aura qu'un temps, et la machine vous sortira bientôt -sinon vous-mêmes, à tout le moins vos enfants- du doute qui vous enferme. La machine sacralisée au sens qu'entendent ces messieurs de la General Electric et d'IBM, le bel ordinateur bronzé qui prendra en charge, d'un bout à l'autre de votre voyage, l'ensemble de vos responsabilités, la machine par la grâce de quoi l'ineffable accouplement du psychotechnicien et de la carte perforée -l'un et l'autre d'ailleurs déjà bien frippés par l'innovation déferlante- engendrera l'optimum social.

Dieu merci, la science ne chôme pas puisque, si l'on extrapole la cadence actuelle des publications de physique théorique, vers le milieu du XXIème siècle, leur rangement sur les rayons des bibliothèques se ferait à la vitesse de la lumière ! L'heure annoncée par Herseley approche où la créature, arrachée à l'aveugle fatalité de l'espèce, ne sera bientôt plus qu'une denrée de laboratoire, puis d'industrie, produit de quelque prélèvement effectué sur un mâle sélectionné -à la bonne vôtre, Messieurs- et transitant tout juste par un ventre non moins choisi -pour vous, Mesdemoiselles, je ne dirai rien de plus- en attendant, ce qui ne saurait tarder, que le généticien prenne en charge la totalité de notre perpétuation et de notre façonnement. Nous apercevons déjà un univers très minutieusement composé selon les directives du pouvoir par les mécaniciens de la procréation programmée. La prospective nous indiquant ce qu'il faudra, quelques vingt-cinq années plus tard, de mathématiciens,

de manoeuvres, de sauteurs à la perche et de contestataires stipendiés, des embryons surgiront des cornues pour assumer très exactement, et chacun à son heure, la tâche qui lui est impartie. Quelques-uns seront condamnés au génie, d'autres voués à l'exploit, la masse réduite à l'obscurité, sans qu'aucun n'échappe à ce qui ne sera plus le destin, mais la destination. Les caprices de la fortune seront abolis par la rigueur des formules, et l'animal humain connaîtra la sérénité du minéral géologique.

Alors adieu, adieu non pas seulement le chant du coq aux aurores et le frisson des peupliers dans le vent du soir, mais adieu encore ce que vous prenez pour l'ornement de vos jours. Adieu bons maîtres et vains diplômés, adieu Beattles et Salvador Dali, adieu tiercé, adieu l'érotisme et le chanvre indien et la croissance à la japonaise dans un socialisme à la suédoise, adieu Papillon batifolant de la ronce des bagnes aux orchidées du Tout-Paris littéraire, adieu pavés rédempteurs et doyens empoubellés... Et vive la sinistre intemporalité du néant...

Il ne nous reste qu'à en rire, le rire demeurant le moins aliénable des apanages de l'individu, et la dérision l'ultime rempart qui puisse dérouter l'absurdité fonctionnelle. Voilà donc la recommandation sur laquelle je vais clore ce propos fort décousu.

Car, voyez-vous, j'ai bien souvent l'impression que l'alacrité n'est pas votre fait, et que vous offrez à notre paternel regard une mine plus renfrognée que ne le voudrait l'adolescence. Je n'irai certes pas jusqu'à prétendre que les homélies qui tombent à longueur de journée

sur la bille de votre stylographe plutôt que dans les canaux de votre entendement soient appelés à nourrir une gourmande béatitude ; nous ne sollicitons ni l'approbation tapageuse ni l'opiniâtre dénégation, mais il me conviendrait assez que l'austère gravité de ces amphithéâtres et plus encore la chagallienne majesté de notre salle des pas-perdus fussent parfois égayés des bruissements d'une enfance un instant prolongée. Il me semble mais -ne serait-ce pas là l'un de ces tours que nous joue la mémoire lorsqu'elle remonte aux lointains ? - il me semble qu'à l'époque accablée des nuages les plus sombres où ma jeunesse s'étiolait sur Gaius et Ricardo, les rires étaient plus frais et les jeux plus pimpants, alors que cependant les jupes tombaient si bas...

On ne rit plus guère à présent, et vous me rétorquerez que le goût du jour est à la morosité. Sans doute Monsieur le Premier Ministre et, à l'occasion, Monsieur le Président de la République, affectionnent-ils d'en administrer l'exemple ; pour les officiels qui hantent le petit écran, l'existence n'est certes pas un vaudeville, et l'on y tord le cou à l'allégresse tout autant qu'à l'éloquence. Mais je voudrais justement qu'aux mornes promesses d'un futur lugubrement quantitatif vous opposiez l'insouciance qu'autorisent vos artères et les émois d'une âme encore futile. Ne soyez pas déjà revenus de tout : c'est la maturité qui vous empoigne.

J'aimerais rien tant que vous voir heureux, heureux d'un bonheur qu'on n'attend de rien ni de personne, mais qu'on déterre de ce petit arpent du Bon Dieu" ensemencé de notre propre quête. Que de fois, lorsqu'en survolant le cours de ma vie, je me laisse prendre

au bilan des espérances jadis tant cajolées mais aujourd'hui si flétries que mes doigts n'en retiennent même plus la poussière, que de fois donc me suffit-il, pour un peu renaître, d'appeler vers moi les compagnons de tant de routes et de tant d'aventures à qui j'ai vu franchir dans la plus égale gaieté embellies et bourrasques, alors que la légion du tout venant s'abîme jusqu'à son dernier souffle dans la pire des disgrâces, je veux dire la sécheresse à soi-même infligée par un coeur hors d'usage... Nos fortunes, comme nos calvaires, c'est en nous-mêmes qu'elles s'accomplissent. Il faut imaginer dit Camus évoquant le héros poussant son éternel rocher, il faut imaginer Sisyphe heureux.

Résistez. Résistez à la pesanteur des êtres et des choses, résistez à la submersion par le nombre, résistez au grand froid qui nous gagne et au chiendent qui envahit nos jardins. Enfants d'un siècle halluciné, cultivez votre émotion, rappelez-vous que la vie aime ceux qui l'aiment, n'oubliez pas qu'en y mettant de l'entrain on a toujours vingt ans. Soyez heureux, et tirez le vin des jours... jusqu'à plus soif.

ANNEE UNIVERSITAIRE 1968-1969

PALMARES

LICENCE 1<sup>ère</sup> ANNEE (DROIT)

Concours d'Economie Politique

Candidats : 9

Résultats :

1er prix	:	RESERVE
2 <sup>ème</sup> prix	:	RESERVE
1 <sup>ère</sup> mention	:	M. VERIGNON Bernard
2 <sup>ème</sup> mention	:	M. RONDEAU Bernard
3 <sup>ème</sup> mention	:	M. VIALATTE Jean-Marc

LICENCE 2<sup>ème</sup> ANNEE (DROIT)

Concours de Droit Civil

Candidats : 4

Résultats :

1er prix	:	RESERVE
2 <sup>ème</sup> prix	:	Mlle. TICHADOU Evelyne

LICENCE 2ème ANNEE (SCIENCES ECONOMIQUES)

Concours de Théorie des Obligations

Candidats : 1

Résultats : Pas de récompense

LICENCE 3ème ANNEE (DROIT)

Concours de droit judiciaire privé

Candidat : 1

Résultats :

1er prix : RESERVE

2ème prix : M. RAYNAUD André

Concours de droit international public

Candidats : 5

Résultats :

1er prix : RESERVE

2ème prix : M. PIQUEMAL Alain

LICENCE 3ème ANNEE (SCIENCES ECONOMIQUES)

Concours de mathématiques

Candidat: 1

Résultats :

1er prix	:	RESERVE
2ème prix	:	M. MOREL Jean-Eugène

LICENCE 4ème ANNEE (SCIENCES ECONOMIQUES)

Concours de Structure et Fiscalité des Entreprises  
dans le Marché Commun

Candidat : 1

Résultats :

1er prix	:	RESERVE
2ème prix	:	RESERVE
1ère mention	:	M. TELLER Robert

MEDAILLES DE LA FACULTE (Thèse)

M. CORBIERE Adrien  
M. SAUVIGNON Edouard  
M. VENTURINO René

PRIX DE LA VILLE DE NICE

Prix de Licence :

Mme. VALENTIE née CARDINALE Nadine (droit)

M. FONTANA Henri (sciences économiques)

Prix de thèse

M. SAUVIGNON Edouard

M. VENTURINO Marius

PRIX DE L'OFFICE MUNICIPAL DU TOURISME DE LA VILLE DE

SAINT JEAN CAP FERRAT

M. COPPOLANI Charles (droit)

Mlle. BAUGIER Elisabeth (sciences économiques)

PRIX DE LA CHAMBRE DEPARTEMENTALE DES HUISSIERS DE  
JUSTICE DES ALPES-MARITIMES.

M. RAYNAUD André

PRIX DE LA CHAMBRE DES NOTAIRES DES ALPES-MARITIMES

Mlle. VOITURIER Josette

M. CANALE Jean-Pierre

PRIX DU CONSEIL DE L'ORDRE DES AVOCATS DE NICE

M. DEL RIO Jean-Bernard

Mlle. DOZOUL Marie-France

PRIX DU TRIBUNAL DE COMMERCE DE NICE

M. DEL RIO Jean-Bernard

M. ORLANDO Jean-Louis

PRIX DE LA COMPAGNIE DES AVOUES PRES LA COUR D'APPEL  
D'AIX-EN-PROVENCE

M. AUDA Félix

PRIX DE LA SOCIETE DES AMIS DE L'UNIVERSITE

Mlle. TICHADOU Evelyne

M. STEHLE Clément

PRIX GILBERT GEORGE

M. VADA Armand

CONCOURS GENERAL DES FACULTES DE DROIT ET DES  
SCIENCES ECONOMIQUES

LICENCE EN DROIT 2ème ANNEE

Concours de Droit Civil

1er prix : Mlle. TICHADOU Evelyne  
2ème prix : M. AROUMOUGOM Jean-Claude





